

Crettaz à la vie, à la mort

Le cinéaste Nasser Bakhti consacre un film au sociologue **Bernard Crettaz**, expert des rites et coutumes de la mort, qui a vécu les dernières années de sa vie à deux pas de la cathédrale de Fribourg.

YANN GUERCHANIK

Les Gruériens se souviendront sans doute qu'il avait filmé l'un de leurs patriarches, Bernard Bovet, dans *Le vieil homme à la caméra*. Projeté en 2012, le documentaire avait joué les prolongations sur les écrans bullois pour satisfaire pas moins de 2174 spectateurs. Le cinéaste genevois Nasser Bakhti fait le portrait cette fois-ci d'un autre Bernard, le retentissant sociologue et ethnologue Bernard Crettaz, décédé l'an dernier à l'âge de 84 ans. Un film comme un hommage donc, à voir au Prado mardi prochain. Interview de son réalisateur.



Face à la caméra de Nasser Bakhti, le sociologue Bernard Crettaz se livre comme jamais. TROUBADOUR FILMS

Qu'est-ce qui vous a décidé de consacrer un documentaire à Bernard Crettaz?

On m'a conseillé un jour d'aller voir «Monsieur Mort», le grand sociologue expert en la matière. Lors de notre première rencontre, je me suis retrouvé face à une personne certes impressionnante de par son éloquence, mais il y avait autre chose. Très vite, c'est lui qui me posait des questions. Il voulait savoir qui j'étais sans chercher à savoir ce que je faisais. C'était aussi mon souhait: découvrir et montrer qui il était, lui, le fils de paysans de montagne parvenu à conquérir la ville. En faisant sa connaissance, j'ai eu l'intime conviction qu'il avait les épaules pour porter un film de cinéma. Passer une heure et quarante minutes face à quelqu'un qui vous raconte sa vie, ce n'est pas facile.



«Au début, Bernard Crettaz, c'est le feu ardent, quelqu'un qui vous hypnotise. Petit à petit, on découvre de la douceur, de la bienveillance et beaucoup d'humour. Puis arrivent les fêlures et la fragilité.»

NASSER BAKHTI

Dans votre film, il se dévoile au-delà du personnage médiatique dont on avait l'habitude. Avez-vous été surpris vous-même par des traits méconnus de sa personnalité au moment du tournage?

J'aime tâtonner et découvrir. Au début, Bernard Crettaz, c'est le feu ardent, quelqu'un qui vous hypnotise. Petit à petit, on découvre de la douceur, de la bienveillance et beaucoup d'humour. Puis arrivent les fêlures et la fragilité. Mais jamais je n'aurais imaginé cette séquence où il évoque le décès de son épouse Yvonne Preiswerk. C'est arrivé le dernier jour de tournage... J'en suis encore bouleversé. Soudain, son éloquence a laissé place à un silence incarné.

D'où l'avantage de tourner longtemps...

C'est un formidable atout. Une question en suspens est susceptible d'être à nouveau abordée plus tard. Nous avons tourné durant quatre ans. Jamais je n'aurais pu obtenir ce genre de séquence en un mois.

Vous et votre équipe avez installé dans sa vie «le bordel définitif», affirme-t-il un brin provocateur au tout début du film. Comment l'interprétez-vous?

Il a dit cela la troisième année de tournage. «Tout remonte», poursuit-il. Revenir sur toute une vie, remuer des événements marquants, aller voir loin dans votre enfance... C'est un exercice

compliqué et parfois douloureux. D'autant plus que Bernard se situait à un moment de son existence où il réfléchissait profondément à sa propre fin.

Bernard Crettaz ne laissait pas indifférentes les personnes qu'il côtoyait. Vous a-t-il ébranlé, vous aussi, dans certaines de vos convictions?

La mort était une véritable obsession pour lui. Il ne la prenait pas comme une menace, mais comme sa sœur. «Aujourd'hui au berceau, demain au tombeau», répétait-il souvent. Ou encore: «La douleur que l'on ressent lorsqu'on perd un être cher est la même pour tout le monde.» En ce sens, la mort est égalitaire. Lorsque nous quittions le tournage, moi comme le reste de l'équipe, nous commençons tous à relativiser, à voir la mort d'un autre œil. Grâce à Bernard.

Son formidable sens de la formule s'exprime à maintes reprises dans le film. En est-il une que vous retenir particulièrement?

«La foi est traversée de doutes, on ne l'a pas une fois pour toutes», voilà une phrase qui m'a marqué. Ou en parlant des Suisses, lorsqu'il dit: «Nous sommes de modestes hypergonflés.» J'ai trouvé cette antithèse si pertinente! Enfin, quand il m'interpelle pour mieux me faire comprendre que nous redeviendrons poussière tôt ou tard

et qu'il me lance: «Mon ami Nasser, tu fais le malin comme cinéaste, mais tu sens déjà le cadavre!»

En 2019, votre film *Un ange passé trop vite* traitait déjà de la mort. En quoi ce thème vous interpelle-t-il?

Ce thème est une sorte d'accident. Le gosse dont il est question dans *Un ange passé trop vite*, je le connaissais. Passé le choc, cinq ans plus tard, j'ai voulu savoir où en étaient ses parents, comment ils avaient cheminé depuis. Notamment pour donner de l'espoir aux gens qui auraient vécu une expérience similaire. Ce film m'a ouvert une voie, tout en me faisant prendre conscience du tabou que représente encore la mort. C'est à l'occasion de ce film que je suis allé voir Bernard Crettaz pour la première fois, afin de solliciter son éclairage. Au final, je n'ai rien mis de lui dans ce film-là. J'avais dans l'idée de lui en consacrer un entièrement.

Votre mise en scène est sobre, privilégiant le plan fixe, un peu comme si elle cherchait à s'effacer devant le sujet...

La caméra doit être suffisamment discrète pour donner confiance à celui qui s'exprime devant elle. Bernard avait de l'aisance, mais nous voulions tout de même l'aider au mieux. Surtout, moi l'intermédiaire, le passeur, je dois m'effacer. Ainsi, devant l'écran de cinéma, le spectateur a l'impression

que Bernard Crettaz s'adresse à lui. On prend sa confession de plein fouet. Et puis, la caméra se met au service d'un certain rythme selon le sujet. Dans ce cas, elle accompagne Bernard tout en douceur, dans une certaine ode à la lenteur.

Que retenir de votre portrait sans concession (voir ci-dessous) que Bernard Crettaz fait de la Suisse à un moment du film?

Il avait un amour indéfectible pour son pays. Mais comme il le dit dans le film: «Si un sociologue ne sert pas à aller gratter derrière, à semer un peu la merde, je ne sais pas à quoi il sert.» Ses mots sur la Suisse sont parfois durs. Mais ne sont-ils pas justes? ■



Bulle, cinéma Prado, le mardi 7 novembre à 20h 15, projection en présence du réalisateur

La Suisse, «cette machine à nous rendre moyens»

DOCUMENTAIRE. Bernard Crettaz qui vous regarde droit dans les yeux. D'outre-tombe, puisqu'il est décédé le 28 novembre 2022. Sociologue, ethnologue, fameux conférencier, orateur à l'éloquence puissante qui s'exprimait volontiers dans les médias, «Monsieur Mort», comme on avait coutume de le surnommer. Mais le Valaisan est bien plus que cela dans le documentaire que lui consacre Nasser Bakhti. On découvre Bernard Crettaz dans sa dernière tranche de vie. On redécouvre l'homme.

Le réalisateur se glisse avec discrétion dans l'existence de l'octogénaire. Avec cette curiosité bienveillante qui fait la force de sa démarche, Nasser Bakhti parvient à construire un étonnant portrait en forme de mosaïque. En creux, apparaissent aussi les traits saillants d'une époque.

Intitulé *Crettaz. Et comme l'espérance est violente...* le film avance à tâtons pour mieux saisir les vérités du personnage. A commencer par la terrible culpabilité qui l'habite depuis sa naissance: «Je suis l'enfant qui a failli faire mourir ma mère.» Car Bernard Crettaz voit le

jour à la faveur d'une césarienne pratiquée dans l'urgence, intervention alors inédite dans le val d'Anniviers.

Entre Zinal et Fribourg

Le documentaire le suit du Valais à Genève, de la montagne à la ville, en s'attardant à Fribourg, où Bernard Crettaz a passé les dernières années de sa vie. Dans une séquence tournée à la cathédrale Saint-Nicolas, on prend la mesure de sa foi. Au Café du Gothard, il pose un regard implacable sur la Suisse, dénonçant les injus-

tices persistantes entre les classes sociales, vis-à-vis des femmes ou par rapport «à nos possibilités d'accueil envers les réfugiés».

Il aimait la Suisse au point de la châtier bien: «Une fabrique à secrets»; «une machine à nous rendre moyens: nous n'aimons pas ceux qui dépassent ni ceux qui sont en bas. Nous sommes tous des moyennisés»; «un pays né d'un grand bricolage transfrontalier qui a la tentation de fermer ses frontières le plus possible»; un pays à la fois réservé et volontiers «donneur de leçons». YG